

CHAPITRE III

Le consentement donné par la bienheureuse Vierge à l'Incarnation du Fils de Dieu. — Comment il était requis pour l'accomplissement du mystère ; — Et comment cette nécessité ne mettait pas en péril la réalisation du plan divin.

I. — La bienheureuse Vierge a mérité de concevoir et d'enfanter au monde le Sauveur du monde. C'est là pour nous, on vient de le voir, une raison péremptoire de faire remonter jusqu'à elle les grâces de salut et de vie que le Verbe fait chair a répandues sur la famille humaine. Mais parmi tant de mérites il en est un qui, plus que tous les autres, nous donne ce droit. C'est l'*acquiescement* au message angélique, le *fiat* prononcé par la Vierge, après avoir entendu les propositions divines. Je ne considère pas maintenant cet acte au point de vue du mérite, encore qu'il paraisse à saint Bernardin de Sienna d'un prix hors de toute mesure et comme infini. Non, je ne veux regarder ici que le consentement en lui-même.

A l'encontre des autres mères, Marie sait d'avance et parfaitement quel est celui dont elle doit être la mère ; elle sait pourquoi il vient, ce qu'il a mission de faire et comment il remplira sa mission. De science certaine elle connaît que c'est le Fils éternel de Dieu, le Saint par excellence, le Messie promis dès l'origine des âges, le Libérateur tant de fois annoncé par les

prophètes et si longtemps attendu ; le Dieu qui va s'incarner pour racheter les hommes et les vivifier par l'effusion de son sang. Les paroles de l'Archange et l'intelligence qu'elle avait des divines promesses ne lui permettent pas de l'ignorer ; comme elle ne peut ignorer, non plus, les douleurs qui seront pour elle-même l'accompagnement et la conséquence d'une si mystérieuse et sublime maternité.

« Voilà, lui dit Gabriel, que vous concevrez dans vos entrailles, et que vous enfanterez un Fils, et vous l'appellerez *Jésus*. Et il sera grand, et il sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera sur la maison de Jacob éternellement. Et son règne n'aura pas de fin » (1). Pouvait-on lui révéler plus clairement la nature du Fils dont on lui propose, au nom de Dieu, d'être la mère : Fils du Très-Haut, *Sauveur*, descendant de David, roi d'Israël, tous les caractères du Messie. Encore une fois, dans cette révélation, la Vierge, à la lumière surnaturelle qui l'éclaire, non pas seulement sur les paroles angéliques, mais sur les oracles des prophètes, voit se dérouler par anticipation toute la vie de celui qui, si elle y consent, doit prendre chair en elle.

Je ne dis pas que dès lors elle connaisse explicitement tous les faits particuliers et toutes les circonstances du mystère ; mais elle en a sous les yeux le principe, la nature et la fin, ce qu'on en peut nommer la substance et les principaux actes. Est-il possible de s'imaginer qu'elle ait eu moins de clartés que les prophètes, elle la Reine des prophètes ; elle à qui

(1) Luc., I, 31, sqq.

l'Archange ouvre une vue si claire sur l'Incarnation du Verbe; elle qui, bientôt, exposera si divinement dans son Cantique les desseins et les dons de Dieu; moins de clarté même que sa cousine Élisabeth et que Jean le précurseur, encore renfermé au sein de sa mère, ou que Zacharie son père; que ces vieillards enfin qui salueront bientôt en Jésus la lumière du monde et prédiront si vivement les contradictions dont il sera l'objet? Or, cette Incarnation du Verbe qui doit nous apporter le salut et la vie, sans laquelle nous demeurons éternellement dans la servitude et la mort, Dieu veut non seulement qu'elle se fasse dans une vierge consciente de tout le mystère, mais encore qu'elle dépende de son consentement: de telle sorte que l'existence du Sauveur et, par conséquent, notre salut et notre vie soient attachés à l'assentiment volontairement et librement donnés par cette vierge.

C'est, en effet, une chose bien remarquable de voir la conduite si différente tenue par Dieu dans la création du premier homme et dans la production de l'homme par excellence, son Verbe incarné, le Christ. Là, Dieu paraît seul. Faisons l'homme, dit-il, à notre image et ressemblance (1). Il y a ce que nous n'avons pas vu dans la création des autres êtres, comme un conseil préalable: « Faisons l'homme »; mais un conseil où Dieu ne consulte que lui-même, puisqu'il n'a lieu qu'entre les personnes divines. Elles seules, en effet, délibèrent: car c'est uniquement à leur image et ressemblance que l'homme sera formé. Pas d'autre volonté que la leur: ni celle de l'homme qui n'existe pas encore, ni celle de l'Ange qui n'est pas convoqué

(1) Gen, 1, 20.

pour cette auguste consultation, pas plus qu'il n'aura sa part dans le chef-d'œuvre à produire.

Tout autre est le mode de procéder, quand il s'agit de rappeler l'homme à sa dignité première. Dieu, du haut de son trône, députe un des princes de la cour céleste à la Vierge Marie pour l'instruire de ses projets, et pour lui demander, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit sa coopération libre au mystère qu'il veut accomplir en elle.

Et la preuve que l'Ange est envoyé dans ce but, c'est la manière dont il lui parle, et ce qu'il lui dit (1). Pourquoi s'abaisser, comme il le fait, devant elle; pourquoi lui développer si nettement les conseils du Très-Haut; pourquoi descendre jusqu'à lui donner les explications qu'elle demande et résoudre les difficultés qu'elle propose; pourquoi ne regarder sa mission finie qu'après avoir entendu l'acquiescement de Marie: « Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait suivant votre parole »; pourquoi, dis-je, tout cela, s'il vient intimer des ordres absolus, et révéler une œuvre que Dieu se réserve d'accomplir, quelle que soit la volonté de sa créature? A-t-il rien fait de semblable, je ne dis plus dans la formation du premier homme, mais dans celle de la première femme?

Il voulait tirer d'Adam la substance qui servirait pour ainsi dire de noyau au corps de sa compagne, afin de signifier par là un double mystère: le mystère de l'union qui doit exister entre l'homme et la femme et le mystère plus sacré de l'Église sortant du Cœur ouvert de Jésus-Christ sur la croix. Et tout se fait tandis qu'Adam repose dans un sommeil envoyé par

(1) Ave, gratia plena, Dominus tecum. In hac voce oblatio est, oblatio muneris, non simplex salutationis officium, dit saint Pierre Chrysologue. *Serm. 140, de Annunciat. B. M. V. P. L. LII, 576.*

Dieu, sans que le père des hommes ait eu connaissance préalable ou conscience présente de l'action divine. S'il y a un *fiat*, c'est Dieu qui le prononce. Ici le *fiat* que va suivre immédiatement l'Incarnation du Verbe, est de Marie. Certes la Trinité dit aussi son *fiat* : comment s'opérerait l'œuvre par excellence de Dieu, si Dieu n'en voulait pas l'exécution? Mais le *fiat* divin n'a son effet que dans le *fiat* de la Vierge. De même qu'il faut au Fils de Dieu, pour être fils de l'homme, une double opération, celle de la Vierge qui fournit et prépare la matière et celle du Saint-Esprit qui l'organise et l'anime, ainsi l'une et l'autre opération dépendent d'une double volonté, la volonté divine et la volonté de Marie.

Et ce n'est pas seulement le message angélique qui nous révèle le dessein providentiel. Méditons le *fiat* de Marie : lui aussi nous montrera que la Vierge a compris que ce *fiat* était un facteur nécessaire à l'Incarnation du Verbe en elle. Pourquoi l'aurait-elle prononcé, si elle n'avait jugé que Dieu le réclamait de son obéissance et de sa foi? Pourquoi ne lui suffit-il pas de se tenir sous la main de Dieu, silencieuse et recueillie, quand elle eut entendu l'Ange lui dire ces dernières paroles : « Il n'y a rien d'impossible pour Dieu »? A son tour, Élisabeth rend témoignage à la même vérité. « Bienheureuse êtes-vous d'avoir cru que tout ce que vous a dit le Seigneur s'accomplirait en vous, » dit-elle à Marie. N'était-ce pas là signifier clairement la liaison très étroite entre l'accomplissement du mystère et la foi de la Vierge exprimée dans son *fiat* (1)?

(1) C'est pourquoi, dès le début de cette seconde Partie, nous entendons les Pères appuyer avec tant d'insistance sur la foi de la nouvelle

Aucun auteur peut-être n'a si longuement et si constamment insisté sur ces idées que l'abbé Guillaume le Petit, dans son commentaire sur le Cantique des cantiques. Il y revient pour le moins à quatre fois différentes, et toujours avec la même abondance et, l'on pourrait dire, avec le même charme et la même beauté d'expressions. Prenons pour exemple un de ces passages : c'est l'adaptation faite à Marie du verset où l'époux dit à l'épouse : « Vos lèvres sont un rayon qui distille le miel ; il y a sous votre langue du miel et du lait » (1). « Il est permis, dit Guillaume en sa paraphrase, de rapporter *spirituellement* ces paroles au temps où la vérité de toutes les prophéties et le salut même du genre humain étaient suspendus en quelque sorte aux lèvres de Marie. Le Fils de Dieu se disposait à répondre aux gémissements des anciens justes, qui, depuis tant de siècles, lui criaient jusqu'à l'épuisement : Réveillez votre puissance, venez, sauvez-nous (2) ; il allait, dis-je, réveiller enfin cette puissance, sortir du Père, et venir dans le monde, non pour juger le monde, mais pour sauver le monde (3).

« C'est pourquoi il députa son envoyé céleste vers la Vierge, dont la chair très pure devait lui fournir ce qu'il unirait à sa personne et ce que, les temps venus, il offrirait au Père pour le salut d'un grand nombre ; il le députa pour lui exposer le mystère de la rédemption des hommes, et réclamer d'elle et son consentement et sa coopération. Car le Tout-Puissant ne vou-

Eve et sur son obéissance aux paroles de l'Ange, et leur attribuer le salut du monde, comme l'incrédulité et la désobéissance de la première Eve étaient pour eux la cause initiale de notre déchéance.

(1) Cant., IV, 11.

(2) Psal., LXXIX, 3.

(3) Joan., XII, 47.

lait pas prendre d'elle cette chair, sans qu'elle-même la lui donnât, comme il avait pris à l'insu d'Adam, plongé dans un mystérieux sommeil, ce dont il forma la première femme (1). Pour l'honneur de sa future mère, il voulut non seulement prendre d'elle sa chair, mais aussi la recevoir d'elle. Donc, il lui députa son messenger Gabriel. Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, et vous êtes bénie entre les femmes. Voyez avec quelle suavité l'Ange s'apprête, non pas à lui arracher le consentement désiré, mais à le provoquer gracieusement. Voilà, dit-il, que vous concevrez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus, comme s'il disait : O Vierge, consentez par la foi au mystère de la réconciliation du monde; le Seigneur, il est vrai, vous a choisie comme l'instrument d'un si grand mystère; mais ce n'est ni à votre insu ni contre votre volonté qu'il prétend prendre de vous l'hostie de la réconciliation : ce qui manifestement sera pour vous un grand mérite, une gloire singulière. Donc, avec une foi joyeuse donnez-lui de vous-même ce qui doit être sacrifié pour le salut commun. Vous croyez, je le sais; mais ce n'est pas assez de croire : car on croit de cœur pour la justice, et on confesse de bouche pour le salut (2). Si votre bouche n'exprime pas cette foi, comme il vous a parlé par la mienne, le Très-Haut ne recevra pas de vous l'hostie du salut.

(1) *Nolebat autem Onnipotens carnem sumere ex ipsa, non dante ipsa, sicut sumpsit de dormiente Adam, unde formaret Evam.* — Ailleurs, il dit encore : *Poterat incarnationis mysterium celebrare, Maria nest ciente, nec sentiente, nec consentiente, nec carnem dante, sicut sumpsit de Adam unde formavit Evam; sed maluit sumere non tantum ex ipsa, sed et ab ipsa sciente, sentiente, consentiente et offerente, ad cumulum gloriae maternae, in Cant., v, 2.*

(2) *Rom., x, 10.*

« Cette parole si douce d'acceptation, dites-la, je vous prie : c'est ici le temps de parler et non plus de se taire (1). Craignez de suspendre le salut universel par votre silence ou même de l'empêcher, comme si vous teniez pour néant la vérité des prophéties et le salut du monde. Voilà que les Anges, amis des hommes, ont les yeux fixés sur vos lèvres; les saints patriarches et les prophètes enfermés dans leurs sombres demeures attendent votre parole, comme on aspire après la pluie du soir; jusqu'à cette heure toute créature gémit comme en un travail d'enfantement dans l'attente de cette très douce parole. Ah! dites enfin ce que vous avez à dire. Vos lèvres, il est vrai, sont un rayon de miel, mais un rayon qui n'a distillé jusqu'ici que par gouttelettes le doux suc qu'il renferme, alors que vous disiez : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme? Le lait et le miel sont encore sous votre langue, je veux dire, cette très douce parole qui sera du miel pour les Anges et du lait pour les mortels. Afin donc que les Anges et les hommes tressaillent de joie, qu'un miel si doux, qu'un lait si délicieux ne soit plus *sous* votre langue, mais plutôt *sur* votre langue... Alors, la Vierge sans plus tarder : Voici, dit-elle, la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole. C'est là vraiment la parole infiniment agréable que tous, et les Anges et les hommes, souhaitaient passionnément d'entendre; c'est le miel et le lait qui étaient sous la langue de Marie » (2).

Cette paraphrase que j'ai voulu transcrire en entier,

(1) *Eccl., III, 7.*

(2) *Gulhielmi. Parvus, in Cant., IV, 11.*

montre bien la manière de notre ancien commentateur du Cantique. On en trouverait d'analogues sur plusieurs autres versets du même livre (1). Je recommanderais surtout l'interprétation de premier verset : « Qu'il me baise du baiser de sa bouche », où Guillaume le Petit voit le consentement donné par la Vierge à l'Incarnation du Verbe : car elle présente un très beau parallèle, ou, pour mieux dire, un frappant contraste entre Ève et Marie (2).

II. — Point d'exagération dans cette doctrine : elle

(1) Voir in *Cant.*, I, 1; V, 2; VI, 2; IX, 13.

(2) On me saura peut-être gré d'avoir mis dans cette note un autre passage du même auteur et sur le même sujet, mais sans en faire la traduction. Cela pourra donner une idée plus exacte du genre de Guillaume le Petit. Il fait raconter à la Vierge elle-même la scène de l'Annonciation, en commentant ce verset des *Cantiques* : *Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi...* *Cant.*, VI, 2.

« Recte, adolescentulae, a me potissimum inquiritis quo declinaverit dilectus meus, qui a solio Patris divina dignatione declinavit in uterum suum, uterum meum. Nulli hoc sacramentum aequè innotuit ut mihi, nulli tantum contulit quantum mihi. *Ego dilecto meo ex carne mea dedi carnis substantiam, et dilectus meus mihi refudit singularem inter homines gloriam; nempe ad cumulum gloriae mihi quod sibi non tantum de me, sed et a me carnem sumere dignatus est. Sumpsit enim de Adam unde formavit Evam, sed non ab Adam; non enim Adam de se dedit quod illi nescienti et dormienti detractum est. Porro de me nesciente et non consentiente carnem sumere noluit, sed quod sumeret, me per fidelem et hilarem consensum dare voluit; atque ideo Angelum qui me ad fidem mulceret, dignanter provideque praemisit.*

« Denique hilariter dedi quod de me dignanter sumeret, ipsa utique dignatione sua fidei devotionem ample remunerans. Quid enim insignius praeclariorque mihi conferri potuit quam ut mater Verbi fierem, et hoc tam excellenter ut non tantum de me, sed et a me in usum redemptio-*nis humanae* carnem sumere dignaretur; et hoc ipsum ad quantam gloriam mihi suo tempore revelandam? Itaque, *ego dilecto meo ex me dedi corpus humilitatis, et dilectus meus mihi tribuit culmen excellentissimae dignitatis. Eadem mensura qua ego mensa sum dilecto meo, dilectus meus remensus est mihi, quia divina sua dignatione fidei meae desiderioque respondit, et adjecit plurimum: quia dignanter accipiens mea carnalia, copiose mihi sua refudit spiritualia, plane mensuram bonam, et coagulata, et confertam, et superfluentem honoris et gratiae dedit, dabitque in sinum meum pro eo quod illi incarnando prompta hilarique fide aperui uterum meum. Sic, ego dilecto meo, et dilectus meus mihi ».*

est certaine; elle ressort des divines Écritures; et Pères, interprètes et théologiens s'accordent pour lui rendre témoignage. Comme c'est une vérité de souveraine importance pour entendre la maternité spirituelle de la Très Sainte Vierge, je ne peux me dispenser de faire parler mes témoins. Je les choisirai comme toujours dans les différentes parties de l'Église, afin qu'il soit bien constant qu'il n'y a pas là seulement une de ces opinions particulières auxquelles on ne doit pas attribuer trop d'autorité.

Voici d'abord la paraphrase que l'évêque Antipater a faite sur les paroles de Marie : « Je suis la servante du Seigneur; je suis la tablette sur laquelle il peut écrire; qu'il écrive ce que bon lui semblera. La matière se livre au divin ouvrier; à lui d'en faire ce qui lui plaît. Et l'Ange s'éloigna d'elle : car il avait obtenu les paroles de *consentement* qu'il attendait » (1).

Et encore : « Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. La Vierge ne répond pas : « Loin de moi; retirez-vous avec cette trompeuse et vaine annonce. Je suis vierge, je ne connais pas d'homme... Mais, dès que l'Ange lui eut dit : l'Esprit Saint surviendra en vous; cette vierge spirituelle et sainte, docile aux lumières de l'Esprit, et recevant saintement les saintes paroles de l'envoyé céleste, demeura constante dans la foi, et *consentit* à la promesse. Donc, alors, l'Ange s'éloigna d'elle » (2).

Prêtons maintenant l'oreille à Jean le Géomètre. Lui aussi expose la scène de l'Annonciation telle que l'Évangile l'a racontée. « Que d'autres célèbrent à leur

(1) Antipater, Bostr. episc., *Hom. in S. Deip. Annunc.*, P. G., LXXXV, 1784.

(2) *Id.*, *ibid.*

choix les merveilles contenues dans ce mystère, celui-ci la prudence de la Vierge bénie, celui-là son obéissance; un autre la discrétion qu'elle a su garder pour ne pas se laisser imprudemment séduire par les splendides promesses de l'Archange, ni se montrer opiniâtre à lui refuser créance; également éloignée de l'aveugle simplicité d'Ève et de la défiance de Zacharie, son parent. Pour moi, je ne trouve rien de plus admirable; je ne vois rien, dis-je, qui me jette plus dans la stupeur que la profondeur d'*humilité* qui l'a faite digne d'une hauteur si sublime, et l'a sacrée pour être une aide au Christ anéanti jusqu'à notre chair, jusqu'à la mort et la mort de la croix. Que dit-elle, en effet? Honorée, comme elle l'est, de la présence et de l'entretien d'un Archange, saluée pleine de grâce, épouse de Dieu; croyant fermement d'ailleurs la vérité de ce qu'on lui dit, elle prend pour elle-même le nom de servante. Elle *acquiesce*, il est vrai, aux propositions du ciel et donne l'*assentiment réclamé de Dieu*. Mais profondément convaincue que ces grâces dépassent infiniment son mérite: Voici, dit-elle, la servante du Seigneur; qu'il me soit fait suivant votre parole. Elle dit; et aussitôt l'Ange prend congé d'elle, heureux d'avoir réussi dans sa mission et ravi plus encore de tant de beauté virginale et d'une si prodigieuse vertu; il n'avait plus rien à traiter avec Marie, puisqu'il avait obtenu le fidèle aveu de son *consentement* (1). »

Ce que les Grecs ont si explicitement reconnu, les Latins l'affirment encore avec plus de force et d'ensemble. Pénétrés de ces hautes pensées, et fidèles à cette

(1) Joann. Geomet., *Serm. in SS. Deip. Annunc.*, n. 19. P. G. cvi, 828, 829.

règle qui nous engage à contempler les mystères de la vie du Sauveur, comme si nous étions là, entendant ce qui se dit, voyant et regardant ce qui se fait, ils s'imaginent être présents à l'entrevue de l'Ange et de la Vierge. Et, se joignant à Gabriel, ils la sollicitent, ils la pressent de donner ce consentement d'où dépend avec l'Incarnation du Verbe et la gloire de Dieu, et la joie des Anges, et le salut des hommes, et la ruine de l'enfer.

« O Vierge, lui crient-ils, vous avez entendu le mystère qui vous est proposé de Dieu; vous en savez le mode: l'un et l'autre admirables, l'un et l'autre pleins de douceur... Vous avez entendu que vous concevrez et que vous enfanterez un fils. Vous avez entendu que cela se fera non par le ministère de l'homme, mais par le Saint-Esprit. Voici que l'Ange attend votre réponse. Le temps est venu pour lui de retourner à celui qui l'a député vers vous. Et nous aussi, ô Notre Dame, nous sur qui pèse une sentence de condamnation, nous attendons de vous la parole de miséricorde.

« Vous le voyez, on vous offre le prix de notre rançon. Consentez et sur l'heure nous allons être délivrés. Faits par le Verbe éternel de Dieu, nous n'en sommes pas moins voués à la mort; un seul mot de votre bouche, et nous voilà refaits et rappelés à la vie.

« C'est ce qu'implore de vous, ô pieuse Vierge, le malheureux Adam avec sa postérité déplorable, exilé comme lui du paradis; c'est ce que demandent Abraham, David, et tous les saints patriarches, vos pères à vous-même, habitant avec eux dans les ombres de la mort; c'est ce que le monde tout entier, prosterné à vos genoux, attend comme eux. Et c'est justice: car

de votre bouche dépend la consolation des misérables, la rédemption des captifs et la délivrance des condamnés. O Vierge, hâtez-vous de répondre. O Notre Dame, donnez cette parole que désirent la terre, le ciel et les enfers. Le Roi et le Seigneur lui-même, du même cœur qu'il a convoité votre beauté, souhaite ardemment entendre l'expression de votre consentement: car c'est en lui qu'il a résolu de sauver le monde. Vous lui plaissez par votre silence; mais aujourd'hui c'est votre parole qui lui plaira; car il vous crie du haut du ciel: O toute belle entre les femmes, faites que j'entende votre voix (1). Si donc vous lui faites entendre cette voix, Lui vous fera voir notre salut.

« N'est-ce pas là ce que vous cherchiez, l'objet continu de vos gémissements, de vos prières, de vos soupirs? Quoi donc? N'êtes-vous plus celle pour qui sont les promesses, ou devons-nous en attendre une autre? Oui, c'est vous, vous-même et pas une autre. Oui, vous êtes la Vierge promise, la Vierge attendue, la Vierge désirée, de qui Jacob, votre saint ancêtre, aux portes de la mort, espérait l'éternelle vie, quand il disait: J'attendrai votre salut, ô Seigneur (2); vous êtes celle en qui et par qui Dieu notre Roi a résolu, avant tous les siècles, d'opérer le salut au milieu de la terre. Pourquoi donc attendre d'une autre ce qui vous est offert et viendra par vous, à condition que vous proférez une parole, la parole de votre acquiescement? Répondez donc promptement à l'Ange, ou plutôt à Dieu dans son Ange. Proférez une parole qui passe, la vôtre, et concevez la *Parole* qui demeure éternellement, le

(1) Cant., VIII, 13.

(2) Gen., XLIX, 18.

Verbe de Dieu... O Vierge bienheureuse, ouvrez votre cœur à la foi, vos lèvres à la confession, votre sein au Créateur » (1). Peut-être eût-il mieux valu écourter ce passage de saint Bernard. C'est du moins une page pleine d'onction, outre l'avantage qu'elle a de nous remettre vivement en mémoire les biens ineffables que devait nous apporter l'Incarnation du Verbe, et l'éternelle reconnaissance que nous devons à la Mère de Dieu pour son libre concours au mystère.

L'auteur inconnu d'un sermon sur la *Nativité de Notre Seigneur*, publié parmi les œuvres de saint Augustin, fait une prière toute semblable à la bienheureuse Marie: « Vierge sacrée, lui dit-il, répondez vite; pourquoi marchander la vie du monde, *vitam quid tricas mundo?* L'Ange attend votre assentiment, c'est pour cela qu'il demeure. Déjà vous avez entendu comment *cela se fera*: car le Saint-Esprit surviendra en vous, et la Vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, afin que vous enfantiez sans péril pour votre virginité. Déjà la porte du ciel, fermée jadis par Adam, commence à s'entr'ouvrir; par elle le messager céleste est venu jusqu'à vous. Voyez Dieu qui s'y tient debout dans l'attente de l'Ange; et vous retardez son départ?

« O bienheureuse Marie! le monde captif implore votre assentiment; il a fait de vous la caution de sa foi près du Seigneur, et vous conjure d'effacer l'injure faite à Dieu par ses premiers parents... Dites oui, et le ciel nous est ouvert... Votre sein virginal est le sanctuaire où Dieu a préparé les noces de son Fils; et dans la joie de la fête nuptiale il veut pardonner ses

(1) S. Bernard., hom 4 sup. *Missus est* n. 8. P. L. CLXXXIII, 83, 84.